



ACADÉMIE DE STANISLAS
Séance solennelle de remise des prix du dimanche 19 janvier 2020
Hôtel de Ville de Nancy

Prix littéraire lorrain Georges Sadler
attribué à Claudie Hunzinger

Chère Claudie Hunzinger,

Vous avez écrit et publié de très nombreux livres, récits et romans. Vous venez d'obtenir pour *Les grands cerfs* (Grasset, 2019) le prix Décembre, dont le prestige a intimidé notre jury au moment où nous venions de vous honorer par le modeste et obscur prix littéraire Georges Sadler.

Vous écrivez, vous dessinez aussi. Vos réalisations de plasticienne entretiennent avec l'alphabet, l'écriture, le style, le verbe, le livre matériel, une relation fondamentale. Ce sont de grandes *pages d'herbe*, *pages de foin* qui explorent l'écriture des plantes, tandis que des feuillets incendiés implorent la pitié pour les bibliothèques en cendres.

Donc nous avons aimé *Les grands cerfs*, après avoir aimé *La langue des oiseaux*, un livre « lorrain » dont l'histoire se passe tout entière dans un abri de Jean Prouvé. Et d'ailleurs, il faudrait des pages et des pages pour relever dans vos livres toutes les traces de votre attachement intime aux Marches de l'Est. Toutefois votre monde, vos nourritures, ceux si nombreux avec qui vous entretenez un dialogue incessant, sûr comme une amitié, débordent très loin, très au-delà de votre refuge des Hautes-Vosges. De proche en proche, il y a par exemple Grünewald, Fabienne Jacob que nous avons récompensée en 2014, Lévi-Strauss, les cantates de Bach, Aby Warburg, Lucrèce, Pasolini, Janis Joplin, la couture poétique de Comme des Garçons. Nous mesurons à quel point ce *concert* que vous avez réuni dans votre retraite comme un microcosme précieux, c'est le bagage sensible et intellectuel de toute une génération, et chacune de vos pages montre qu'il est peut-être menacé dans son fragile équilibre, sa polyphonie délicate.

Car tous vos livres ramènent au refuge, tente, cabane, maison dans la montagne, amour, bêtes et plantes, rencontre singulière, provisions qui sont forcément de vivres, de bois de chauffage, de cartes, de livres ; des refuges où cultiver ses légumes, couper le bois, teindre les étoffes sont des actes témoignant d'une haute civilisation, baignée dans la lumière d'une immense bibliothèque. Et ce sont des refuges où la toile illimitée d'Internet n'interrompt pas l'écriture, le désir, la vie, mais joue le vieux rôle magique de l'attrape-rêves.

Sans nous tourmenter avec des leçons mais avec une douce insistance, vous désignez le fin mot de notre condition, exil, finitude, démantèlement. Vous chérissez l'énergie secrète des rebelles, l'innocence insolente de ceux qui ne sont pas dans les normes, des insurgés à l'air enfantin, des *Taugenichts*, des propres-à-rien, des « rien ».

Tous vos livres sont tissés dans la toile rêche et solide d'une introspection très personnelle, doublée du taffetas changeant des sensations et des visions, couleur du temps, des astres, de la météo et des contes. *Les grands cerfs*, ce n'est pas un livre sur la chasse, ni sur la biodiversité, ni sur ce que les humains d'Occident ont appelé par convention « la nature ». Non, car au-delà d'une subtile intuition animiste, le livre parle de l'œil intérieur, de la conscience d'être un vivant dans ce monde, et il nous

poursuit d'une obsession. Aussi faut-il entendre votre voix, et avant de vous remettre la distinction choisie pour vous par notre Compagnie, je veux lire votre page 73 :

« C'était devenu une obsession. Contempler des cerfs.

J'aurais aimé approcher leur présence, connaître leurs pensées, pénétrer leur méditation, dormir dans leurs yeux, écouter dans leurs oreilles, me glisser dans leur mufle, être leur salive verdie du suc des herbes, frémir sous leur pelage, bondir dans leurs muscles, m'enfoncer profondément dans leurs sabots, dans leurs fonds d'expérience, parcourir le temps qui existe et le temps qui n'existe pas, nager dans les vapeurs qui montent des prairies ou dans celle qui monte des grottes, cinq cerfs nageant dans la brume aux parois de Lascaux, porter le poids de leur couronne, connaître une seconde, une seule, leur souveraineté, la mêler aux branches des forêts traversées, ne plus savoir si je suis cerf ou forêt en train de nager, de bondir. D'exister. »

Paulette Choné, membre titulaire, présidente de la commission des prix littéraires de l'Académie de Stanislas